
Souvenirs d'Écolier - 1 A Rodez: Premier exil.

Numéro d'inventaire : 1999.02944

Auteur(s) : François Fabié

Type de document : article

Date de création : 1922

Inscriptions :

- nom d'illustrateur inscrit : Philippe (André)

Description : Page de journal ill. N&B

Mesures : hauteur : 390 mm ; largeur : 231 mm

Mots-clés : Récits d'enfance

Filière : École primaire élémentaire

Nom de la commune : Rodez

Nom du département : Aveyron

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 2

ill.

Lieux : Aveyron, Rodez

1972



I. — A RODEZ : PREMIER EXIL

L E SEUIL FRANCHI, dans un sanglot, je passai devant la scierie, muette ce jour-là, en détournant les yeux. Nous doublâmes le coin de l'étang où flottait un léger brouillard ; et, derrière mon père qui marchait d'un pas bref et saccadé, un gros bâton d'alisier dans son poing, je montai cette côte de la Griffoulade, si douce à dévaler dans les retours à la maison, mais si rude calvaire à gravir à chaque départ.

En arrivant au haut de la côte, sous les houx géants dont elle tire son nom, j'essayai mes yeux et refoulai mes sanglots, car j'aurais eu honte à pleurer dans les rues du village, que nous devons traverser pour prendre, en passant, un de mes camarades, Denis C..., qu'on envoyait aussi en pension. Denis était un peu plus âgé, plus grand et plus fort que moi, bien charpenté et taillé en plein cœur de chêne ou de houx. Il ne pleurerait pas, lui, en quittant sa mère et sa maison. Aucune sympathie, d'ailleurs, entre nous ; nous n'avions ni étudié, ni déniché ensemble ; et il n'était pas de ceux qui venaient jouer ou pêcher au Moulin.

Pour faire les neuf ou dix lieues qui séparent Durenque de Rodez, il fallait aller à pied ou à cheval, ou sur un char à bouffis, comme cela devait m'arriver l'an d'après. Cette fois, mon père — ou le père de Denis — avait emprunté une jument poulinière à un paysan aisé des environs. On nous jucha dessus, Denis et moi, lui en selle, moi en croupe, étant le plus petit et le plus novice en équitation.

Et nos deux paternels suivirent à pied, le bâton en main, devisant gaiement. Denis me parlait quelquefois, par-dessus son épaule, mais je ne répondais mot ; agrippé à lui, je m'enfermais dans mon chagrin et mes regrets. Quand nous dépassâmes la dernière maison du village, je ne pus me retenir de sangloter encore. Denis se moqua de moi. Les champs, les prés, les boqueteaux défilèrent peu à peu, ayant l'air de me dire :

— Nous restons, nous...

Et je les enviai.

Après avoir traversé Fournols et son bois, qui ne m'était pas aussi cher que Roupeyrac, mais où j'étais venu deux ou trois fois chercher des nids, je compris que j'avais tout perdu : mon éden finissait au ruisseau de Rauzet, où un reste de chaussée marquait la place d'un ancien étang, sans doute pareil à celui de notre moulin.

Le pays ne m'intéressait plus : des mas qui

n'étaient pas de la paroisse de Durenque ; des ruisseaux qui n'allaient pas au moulin de Durenque ; des châtaigniers, des chênes, des hêtres, — souvent superbes, — mais dans les branches desquels je n'avais pas découvert des nids de geai ou de grive ! C'étaient des étrangers, presque des ennemis.

Nous atteignîmes Salmiech, dont plus tard la vue me fit si souvent battre le cœur, à mes retours d'exil, mais qui, ce jour-là, me parut affreux. Et Grandfuel, avec sa vieille auberge où il fallut s'arrêter pour boire un coup et faire boire et manger la jument, et son vieux pont si pittoresque sur le Viaur, me déplut encore davantage.

Puis, on gravit — à pied tous les quatre, les chemins étant raides — la pente qui du Viaur, mène sur le Calmontois. Nous longâmes les plus belles châtaigneraies du Ségala, — aujourd'hui dévastées par un industrialisme inintelligent : je n'y pris pas garde. Le hameau au nom si pittoresque de Curebourso, qui fit s'esclaffer Denis, ne m'arracha pas un sourire. Arrivés en plaine, nous regrimpâmes sur la bête ; et, un peu plus loin, ayant dépassé le carrefour de routes qui porte le joli nom de La Primaube, mon père étendit brusquement son bâton vers le nord, et cria : « Rodez ! » Nous regardâmes, Denis et moi ; et j'aperçus, au loin, sur un sommet légèrement embrumé, la ville sombre et rude avec ses maisons amoncelées comme un tas de sabots, disait assez pittoresquement mon parrain, qui en fabriquait — dont deux énormes, l'un allongé, l'autre quillé auprès : la cathédrale et son clocher. C'était là le lieu de mon premier exil et les deux monuments qui devaient tenir le plus de place dans ma vie de poète.

Pas du tout engageant, l'aspect de Rodez aperçu du plateau de La Primaube ; un frisson me courut dans le dos, et je me remis à sangloter, le nez dans la blouse de Denis.

Nous dévalâmes le faubourg de la Mouline, empuanti de tanneries ; nous passâmes l'Aveyron sur un pont étroit et encombré ;



nous gravîmes la côte par le plus court et le plus raide, pour déboucher sur le « Tour de Ville », devant le Palais de Justice, nu, froid, que je regardai à peine, mais qui fit pousser des cris d'admiration à mon compagnon.

Rien de très précis ne m'est resté dans la mémoire de ce premier contact avec la capitale du Rouergue, le Segodunum de l'époque gauloise : j'étais abruti d'avoir tant pleuré. Tout ce dont je me souviens, c'est que nous descendîmes, près de la Boule-d'Or, au fond d'une rue étroite et morte appelée la Barrière, devant la misérable pension de famille qui allait être la mienne. (Le père de Denis lui en avait choisi une ailleurs, je ne sais pourquoi.) Celle où j'entraîs était tenue par une grande femme laide et sale, toujours dépeignée, et qui portait un nom et un prénom singuliers : Satyre Cougoule ! Cougoule, encore passe, mais Satyre ? Je ne sus jamais dans quel calendrier ce prénom avait été péché.

Ce qui avait guidé mes parents dans le choix de cette pension minable, c'est qu'un de mes parents, un cousin de ma mère, pris, vers la trentaine, du désir de décrocher son brevet d'instituteur, m'avait devancé là de quelques jours ; et maman avait cru que près de son cousin Frédéli (Frédéric) je serais presque aussi en sûreté qu'auprès d'elle. Quelles étranges illusions elle se faisait ! Le cousin Frédéli ? Excellent homme, certes, mais si peu rusé, si dépourvu d'initiative et d'énergie !...

La pension Satyre se composait d'un rez-de-chaussée coupé en deux par un vitrage. Le devant servait de salle à manger ; on y pétrissait aussi le pain, et on y salait le cochon, — dans le pétrin. Le derrière était à la fois cuisine, débarras et même chambre à coucher, puisqu'il y avait un lit que j'allais partager avec le cousin Frédéli. Au-dessous, une cave où l'on descendait par une trappe, comme dans toutes les vieilles maisons d'alors, et dans laquelle Satyre tenait ses provisions de vin, de pommes de terre, de châtaignes et même de fagots, qu'elle revendait à ses voisins, trois sous l'un.

De l'autre côté de la rue, elle louait une mansarde et y logeait quatre pensionnaires. L'un d'eux était un long gaillard de dix-huit ans, originaire de Ginestous, et que j'avais connu à l'école de Durenque, et aussi au Moulin, sa famille étant assez liée avec la mienne. Il s'appelait Arthémon T..., était original, un peu braqué, amusant, en somme ; s'il m'arriva quelquefois de sourire à cette

morne pension, ce fut grâce à lui, et je lui en sais, car il vit encore, un gré infini.

Après avoir déposé ma petite malle au couverte orné de belles soies de porc dans l'arrière-boutique, au pied du lit perdu dans l'ombre, nous allâmes errer un peu dans la ville et faire nos maigres emplettes d'écoliers. Mon ahurissement continuait ; je vivais dans un songe. Quelques gamins ricanèrent à voir notre allure campagnarde ; l'un d'eux s'étant trop approché pour nous faire un pied de nez, Denis lui décocha une ruade énergique, et cela tint les autres à distance.

Le cousin Frédéli nous accompagnait et faisait un peu son ciré ; il voulut nous montrer la cathédrale et le clocher, — oh ! sans nous faire escalader, ce jour-là, les huit cents marches par lesquelles on accède au campanile que surmonte la statue colossale de la Vierge, flanquée des quatre Évangélistes, en granit, dix fois frappés par la foudre et reconstitués par des brides et des agrafes de fer. Cette ascension, un peu pénible, serait pour plus tard. On se contenta de parcourir la nef. Les sœurs de maman, mes tantes de Ginstouzet, m'avaient assuré qu'il n'était pas facile, une fois dedans, de retrouver sa sortie. Si peu attentif que je fusse, ce jour-là, aux choses extérieures, je ne m'aperçus pas que la cathédrale ressemblât le moins du monde au

Labyrinthe ; je la trouvai seulement sombre, froide, vaste et écrasante. Plus tard, je l'admirai, — quand j'eus lu Chateaubriand.



Le cousin continuait à s'extasier et à vouloir que je m'extasie sur le fameux « Tour de Ville », ses arbres, la hauteur des maisons (trois étages en moyenne), l'ampleur des places de la cité et du bourg ; la rue Neuve — une ruelle — lui paraissait aussi belle que la Canebrière à un Marseillais. Je n'en sentis que les pavés égaux, et ne rapportai de cette promenade que fatigue et ennui... Je ne pensais qu'à l'heure où mon père allait me quitter, avec le père de Denis : étaient-ils heureux de

retourner à Durenque et de revoir Roupeyrac !...

Ils nous dirent qu'ils allaient coucher à l'auberge de la Boule-d'Or, où nous avions établi la jument, et qu'ils ne repartiraient que le lendemain. Je m'endormis dans cette assurance et rêvai du Moulin, naturellement ; c'est l'ironie des songes. Au réveil, dans l'arrière-magasin de Satyre, il me fallut un long moment pour me reconnaître ; mais alors quelle explosion de larmes ! Je voulus courir sur-le-champ à la Boule-d'Or. Le cousin Frédéli essaya de me calmer... Il fallait faire sa prière d'abord, et déjeuner. Je le plantai là et m'élançai dans la rue ; Arthémon dans la route et me dit que mon père devait déjà être à Durenque, étant reparti au lever de la lune. On n'avait donc menti, la veille ? Je n'essaierai pas de peindre ma douleur. Je criai, j'injuriai, je donnai des coups de poing et des coups de pied à Satyre, qui voulait me faire réintégrer son bouge, et au cousin Frédéli, qui se montrait scandalisé... Et cette scène de désespoir devait se renouveler plus tard, dans des circonstances à peu près semblables. Je l'ai dit ailleurs : je n'ai jamais pu m'aguerrir contre les séparations.

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ

(Dessins de ANDRÉ PHILIPPÉ.)



PROPOS SUR LES SPORTS



Travaillons pour les Jeunes

UN FAIT est certain. Dans le sport, on s'occupe trop des athlètes arrivés, au détriment des jeunes. On néglige ceux-ci. On ne leur fournit pas le moyen de se révéler et on anéantit ainsi dès leurs débuts des tempéraments qui auraient pu produire de grands champions.

C'est pourquoi nous ne saurions trop féliciter Le Petit Journal de l'excellente initiative qu'il a prise en organisant, cette année, ses Trophées Cyclistes, ouverts aux juniors routiers de moins de vingt et un ans. Ayant partagé la France en vingt régions, notre confrère, pendant vingt semaines, alla faire disputer des épreuves auxquelles participaient les jeunes de toute la France, trop heureux et fiers qu'on songe à venir les chercher jusque dans leurs lointaines cités. Le résultat fut que, dans la finale qui réunissait, l'autre dimanche, à Paris, les cinq premiers de chaque régionale, on ne vit s'aligner que des adolescents dotés déjà d'une très réelle qualité. Combien parmi eux, s'ils persévèrent, pourront prétendre devenir des champions ! Cette compréhension large et désintéressée devrait être imitée dans tous les autres sports. Notre armée de vedettes serait vite renforcée.

Evidemment, si notre confrère n'avait donné à la réunion du Vélodrome de Vincennes, où se faisait l'arrivée de la finale de ses Trophées, que des épreuves de débutants, quoique l'entrée fût libre et gratuite, — geste rare ! — il y aurait eu des vides, surtout par la pluie, qui fit rage au début de la journée. Mais (et c'est l'art des organisateurs) il n'hésita pas à offrir un match à sensation qui n'était autre que la revanche du Grand Prix de Paris entre trois grands champions : Spears, vainqueur des Grands Prix de 1920, 1921 et 1922 ; Bai-

ley, champion d'Angleterre, second du Grand Prix de Paris de 1922, et notre prodigieux Gabriel Poulain, champion de France de 1905 et 1922, victime d'incidents lors de l'épreuve classique. Un tel spectacle fit que plus de vingt mille personnes se pressaient autour de la vaste piste. Et cette multitude, tout en acclamant le démarrage irrésistible de Gabriel Poulain et la fougue de Bailey et leur victoire sur Spears, fut émerveillée de la qualité des jeunes routiers. Elle fut conquise par la valeur et le courage de ces « gosses », variant entre dix-huit et vingt et un ans ; elle comprit qu'il faut gravir pas mal d'échelons avant de devenir une vedette, mais se rendit compte que les juniors sont capables de procurer de belles et fortes émotions.

En cette journée, Le Petit Journal fit plus pour le sport que tant de profiteurs du muscle. C'était sain, loyal, sans combinaison ni truquage.

Pourquoi d'autres journaux ou organisations ne suivraient-ils pas cet exemple pour les autres sports ? Si l'on employait cette méthode, on serait étonné des découvertes que l'on ferait en province. Abandonnons ce stupide et désuet principe d'après lequel il n'y a qu'à Paris que l'on peut former des champions. A travers toute la France, il est peut-être plus facile d'éduquer des athlètes que dans la capitale, où les établissements sportifs sont si éloignés du centre et où les tentations sont si nombreuses. Ne croyez-vous pas que, comme en Finlande, nous trouverions dans nos campagnes de robustes paysans qui deviendraient des lanceurs de grande classe ? Actuellement, si on leur présentait un poids, ils le projetteraient à huit ou neuf mètres seulement par leur simple force ; mais le jour où on leur apprendrait le style, où on les entraînerait sérieusement, ils feraient de rapides progrès et atteindraient sans

doute les distances obtenues par les grands spécialistes étrangers.

Au lieu de s'occuper des Jeux Olympiques à l'unique point de vue du stade, il serait préférable d'entreprendre dans tout le pays une croisade immense dont la devise serait : laissez venir à moi les petits sportifs !

Oui, mais si on recourait à ce procédé, nous obtiendrions de tels résultats que notre armée du muscle progresserait aussitôt, et, ce jour-là, peut-être, se sentant puissants, les athlètes décideraient de ne plus se faire conduire comme des enfants par les pontifes. Ce n'est pas précisément ce que ces potentats désirent. Ils préféreraient un vrai champion le... « lauréat » médiocritas.

JACQUES MORTANE.

La Coupe Aéronautique Gordon-Bennet

De grandes fêtes aéronautiques vont avoir lieu, dans la première semaine d'août, à Genève, à l'occasion de la Coupe Gordon-Bennet. Cette épreuve internationale, à laquelle la France prendra part, est organisée par l'Aéro-Club Suisse et sa section de Genève, le Club Suisse d'Aviation, l'Association des Intérêts de Genève et la Ville de Genève, sous la présidence d'honneur de M. Haab, président de la Confédération Helvétique, et du prince Roland Bonaparte, président de la Fédération Aéronautique Internationale.

Divers concours de ballons, des régates internationales à l'aviron et à la voile, des courses cyclistes, vitesse et fond, au vélodrome de Genève, un concours international de grand tourisme organisé par la Fédération Internationale Motocycliste, encadreront le départ de la Coupe Gordon-Bennet, qui aura lieu le 6 août. Ce sera une semaine de beau sport dans un beau pays.



